

## Image de l'Occidental dans le roman *Le Gamin de la Rue Monge* de Mohamed Zitouni entre vraisemblance et stéréotypie

### Image of the Westerner in the novel *Le Gamin de la Rue Monge* by Mohamed Zitouni between verisimilitude and stereotypy

Salim OUALI<sup>1</sup>

Université de Saida Dr Moulay Tahar | Algérie  
salim.ouali@uni-saida.dz

**Résumé :** Cet article s'évertue à dévoiler le jeu de rôle entre les stéréotypes autour de l'image de l'Occidental en période coloniale et leurs mises en scène discursives dans ce roman. L'objectif étant de démontrer que l'image de l'Occidental que met en avant l'auteur diffère du stéréotype généralisant le diabolisant. Or, l'image de l'Occidental qui se dégage du récit est nuancée, car elle introduit une distinction primordiale où le colonisateur français est présenté comme ennemi et que les étrangers Occidentaux venus peupler l'Algérie sont présentés comme des amis, victimes qu'ils étaient d'une mauvaise politique coloniale.

**Mots-clés :** stéréotype, image, occidental, politique, coloniale

**Abstract** This article sets out to reveal the interplay between the stereotypes surrounding the image of the Westerner in the colonial period and their discursive staging in this novel. The aim is to demonstrate that the image of the Westerner put forward by the author differs from the generalized stereotype demonizing him. However, the image of the Westerner that emerges from the story is nuanced, as it introduces a key distinction in which the French colonizer is presented as the enemy, while the Western foreigners who came to populate Algeria are presented as friends, victims as they were of a bad colonial policy.

**Keywords:** stereotype, image, western, politics, colonial



Depuis et après son émergence, la littérature algérienne d'expression française n'a cessé de s'articuler autour des rapports qu'entretenaient les Occidentaux avec les maghrébins dans un contexte bien défini, celui de l'occupation française en Algérie, et des différentes représentations sociales nées de cette cohabitation.

<sup>1</sup> Auteur correspondant : SALIM OUALI | salim.ouali@uni-saida.dz

Dans un souci de cerner la nature de ces rapports et d'en déterminer leurs incidences politiques, économiques, sociales et linguistiques en Algérie, la littérature a œuvré à mettre en avant l'image de l'Occidental et celle de l'indigène dans un cadre romanesque diversifié, car relevant tantôt du récit de voyage, tantôt de l'autobiographie et tantôt du récit de témoignage ou celui du récit historique. Force est de constater que la nature des rapports que donnait à voir la mise en scène romanesque en période coloniale semblait être celle du dominé/ dominant, l'Occidental étant le dominant et l'indigène étant le dominé.

Cependant, certains écrits littéraires algériens d'expression française présentent une conceptualisation du rapport à l'autre qui transcende cette catégorisation dominé/ dominant. Parmi ces écrits, nous relevons le cas de l'ouvrage de Mohamed Zitouni « *Le gamin de la Rue Monge* ». Or, comment est représenté l'occupant Occidental en période de colonisation française dans ce roman ? Est-ce que cette représentation correspond à l'imaginaire social autour du personnage Occidental en période coloniale ou bien au contraire s'écarte-t-elle de toute représentation stéréotypique de l'époque ?

Nous supposons comme hypothèse de recherche que la description faite de l'occidental dans ce roman vient casser le stéréotype bâti autour de ce personnage historique qui le met toujours en position d'opresseur et d'ennemi.

La finalité de notre étude est de mettre en lumière une représentation, pour le moins singulière, puisqu'elle déroge à la conception dualiste dominant/dominé que nous retrouvons dans la plupart des récits du même genre, de l'Occidental en période coloniale telle qu'elle a été donnée à voir dans ce récit.

Notre article s'articulera en premier lieu sur les différentes représentations des Occidentaux qui cohabitaient avec les indigènes musulmans en temps de guerre qui apparaissent dans le récit. En deuxième lieu, nous comparerons ces mêmes représentations avec les imaginaires sociales ou stéréotypes établis autour des Occidentaux dans le domaine social et en littérature algérienne d'expression française en période du colonialisme français en Algérie.

La sélection du corpus s'est établie sur les observables susceptibles de fournir des éléments à analyser en terme d'images tournant autour du personnage de l'occupant Occidental en priorité et de l'indigène en second plan, puis en terme de jeu entre l'énonciation littéraire et les représentations sociales qu'il met en œuvre et la position qu'elle adopte par rapport à elles.

En premier lieu, nous allons soumettre le corpus à une analyse relative à l'approche de l'analyse du discours afin de dégager les représentations de l'Occidental (occupant) en cette période à travers les dispositifs de description : Les isotopies valorisantes/ dévalorisantes, les adjectifs, les verbes, leurs modalités et leurs valeurs aspectuelles. En deuxième lieu, nous adopterons une analyse sociocritique pour définir le rapport de l'auteur et les représentations de l'Occidental qu'il donne à voir dans son récit à l'imaginaire social établi autour de ce même personnage et démontrer si les représentations de l'auteur s'écartent des schémas stéréotypiques ou au contraire, elles les confortent.

#### 4. Différentes représentations de l'Occidental

Dans ce récit, le lecteur se trouve confronté à différentes représentations autour de l'image des Occidentaux qui ont occupé l'Algérie en période coloniale. Cependant, contrairement au schéma classique auquel renvoient les différents récits témoignant des événements se déroulant en période de guerre d'Algérie déterminant les rapports entre Algériens et occupants en terme de dynamique dominant/ dominé ; l'auteur de ce roman autobiographique entend les rapports liant les indigènes algériens aux occupants Occidentaux autrement. Il présente ces mêmes rapports sous un autre angle où il met en scène deux types de relations : indigène/colonisateurs français et pieds noirs, indigène/Occidentaux d'origines diverses venus peupler l'Algérie.

##### 4.1. Image du colonisateur français

L'auteur, dans ce récit, décrit les rapports qu'entretenait autrefois l'indigène au colonisateur et au pied noir sous un aspect dévalorisant. En premier lieu, l'image du colonisateur est donnée à voir comme le responsable de toutes les misères et les souffrances que vivait l'Algérie en cette époque. Il faudrait cependant noter, que l'auteur ne s'attarde pas que sur la description des souffrances que faisaient subir les colonisateurs français aux indigènes tout au long de son récit ; bien au contraire, il dépeint également les atrocités qu'ont fait vivre les algériens (Moudjahidines et autres) à leurs confrères algériens, comme aux autres Occidentaux qui peuplaient l'Algérie, lors de l'indépendance du pays. Parmi les extraits faisant cas de la description du colonisateur français, nous présentons certains. Par exemple :

L'administration coloniale française des années 1950 n'était pas particulièrement tendre avec les indigènes que nous étions. La vie était rude, affligeante. Par la force des armes et depuis très longtemps, la France nous avait imposé un mode de vie qui nous classait dans la catégorie sociale la plus basse, celle des vaincus, avec les souffrances qui allaient avec. (Zitouni, 2021:10).

L'expression « n'était pas tendre » relevée de l'extrait ci-dessus est un euphémisme renvoyant à la nature cruelle de l'administration française. Cet euphémisme sera confirmé par deux adjectifs à forte charge sémantique « rude/affligeante » qualifiant la « vie ». En fait, ces adjectifs évaluatifs, axiologiques<sup>2</sup> (Orecchionni, 1980 :84) dévalorisants expriment l'extrême souffrance que vivait l'indigène algérien. Comme le confirme l'auteur par la suite, les indigènes adoptaient un mode de vie qui n'a pas été choisi, si l'on se rapporte à l'occurrence « imposé » par l'administration coloniale.

La modalité par laquelle cette imposition a été établie était « par la force des armes ». Ici, l'auteur fait référence à la colonisation française en tant que fait historique depuis 1830 et qui, à son sens, a trop duré, à en juger l'occurrence « depuis très longtemps » qui a été accentuée par l'adverbe d'intensité « très ». Le constat fait par l'auteur est que la position sociale décadente des indigènes algériens de l'époque était le résultat évident de toute guerre qui soumet les vaincus aux exigences du vainqueur. Par ce constat dichotomique vainqueur/ vaincus, l'auteur insiste sur le fait que le colonisateur français est un ennemi. L'auteur continue un peu plus loin :

---

<sup>2</sup> Terminologie initiée par KERBRATE-ORECCHIONNI CATHERINE, dans un schéma représentatif de la classification des adjectifs subjectifs et objectifs.

Le décor de nos chez-nous reflétait à lui seul notre baromètre social : logements exigus, sols en terre, plafonds bas, murs décrépits, pas de fenêtres, pas de rideaux, pas de chauffage, manque de tout, juste un coin aménagé pour dormir à même le sol et un autre pour cuisiner. (Zitouni, 2021:10).

L'énoncé supra vient confirmer la thèse soutenue par l'auteur antérieurement et qu'il développe avec une description plus élaborée de la vie misérable que vivaient les algériens en cette période. L'isotopie de l'austérité rend compte de cette misère (logement exigus, sols en terre, murs décrépits, pas de fenêtres, pas de rideaux, pas de chauffage, manque de tout, juste un coin aménagé pour dormir à même le sol et un autre pour cuisiner) où les commodités les plus basiques sont absentes.

Pour prendre acte d'un fait souligné antérieurement selon lequel, l'auteur ne s'attardait pas dans ses descriptions sur les souffrances et les mauvaises conditions que vivaient les indigènes en cette époque. L'énoncé suivant fait montre du glissement effectué de la description du cadre lugubre et dramatique à celui de la joie de vivre et du bonheur :

« Bien que contraints à la pauvreté et à la guerre, et aussi paradoxal que cela puisse paraître, nous jouissions aussi de liberté, une liberté réservée aux enfants seulement. On riait la plupart du temps et jamais je n'ai autant ri que quand j'étais enfant » (Zitouni, 2021:10).

Ce passage du cadre lugubre au cadre jovial se fait montre dans cet énoncé en premier lieu, par les termes introduisant la transition entre les antipodes, à savoir la locution conjonctive « bien que » et l'adjectif « paradoxal ». En deuxième lieu, à travers le glissement de l'isotopie « pauvreté, guerre » à celle de « jouissons, liberté, riait, ri ».

Dans les passages qui vont suivre, nous allons être confrontés à l'image du colonisateur en tant que tyran cruel et sanguinaire comme le démontre ce premier extrait : « À la seule vue d'un roumi, les Ness barra, dans leur écrasante majorité, tremblotaient et fuyaient pour la plupart d'entre eux ; la peur était perceptible dans leurs yeux ». (Zitouni, 2021: 195)

L'auteur entend par "*Ness barra*" les paysans qui sont venus en masse habiter la ville de Saida, car pris en étau entre les militaires français qui traquaient les Moudjahidines en s'en prenant à chaque fois à eux en les accusant de complicité et entre les Moudjahidines qui trouvaient que ces mêmes paysans ne contribuaient pas assez à la libération de leur pays. La cruauté du régime colonial se traduisait par la réaction qu'il suscitait chez ces derniers qui « tremblotaient et fuyaient », « à la simple vue d'un roumi » (dénomination attribuée à tout étranger de race blanche de genre européen).

Le substantif « peur » manifeste à lui seul l'impact qu'avait le colonisateur sur ces personnes. Cette peur émane, en fait, des sévices qu'ont subis ces derniers et de la terreur que leurs a fait vivre le colonisateur français.

Parmi les incidents relatifs à la tyrannie du colonisateur, nous avons choisi l'extrait (qui relate les événements fâcheux autour de l'assassinat d'un citoyen saidéen qui s'était attardé quelques minutes après le retentissement de la sirène du couvre-feu et qui a réussi comme même à entrer tout en se ravisant pour jeter un dernier coup d'œil en dehors de son domicile) suivant :

[...] Il voulait juste jeter un œil pour voir ce qu'il s'y passait. La curiosité le tua net ; il reçut une balle en plein front, la seule partie de sa tête qui dépassait du mur. Il s'affaissa lourdement sur le sol ; son ruban ensanglanté lui couvrait le cou et le peu de visage qui i restait ; il demeura là, étendu toute la nuit jusqu'aux premières lueurs de l'aube et la levée du couvre-feu. A la vue de son corps, son épouse, Tarfaouia, perdit la tête ; elle ne reconnut plus personne depuis ce jour, vivant depuis de mendicité et traînant dans les rues de la ville, sans voile, les cheveux ébouriffés, les yeux hagards, les pieds nus » (Zitouni, 2021: 193)

Les faits dramatiques dépeints dans l'énoncé ci-dessus, comme en témoigne l'isotopie funeste suivante (tua, balle, s'affaissa, ensanglanté, étendu, corps, perdit la tête), suffisent à s'imaginer l'image du colonisateur français qui a marqué les esprits et les consciences à cette époque, tant ses méfaits étaient palpables et immortalisés par l'histoire. Suivons, à présent l'exemple suivant : « *La guerre comme l'oppressante présence française, était devenue banale par la force des choses* » (Zitouni, 2021: 193)

L'adjectif évaluatif axiologique « oppressante » dénote la nature du rapport qu'entretenait l'indigène avec le colonisateur français. L'auteur met cette présence (qu'il qualifie d'oppressante) au même diapason de la « guerre » tant leur rapport est causal, c'est à cause de cette présence que la guerre s'est déclenchée en Algérie. Il s'est avéré, à partir du récit, qu'une politique de discrimination était adoptée par le colonialisme français en favorisant les pieds et les notables indigènes et d'une certaine manière les étrangers venus peupler l'Algérie (en leur offrant la nationalité française conformément au décret "Crémieux") et en défavorisant les indigènes musulmans. Dans l'article qui va suivre, nous exposerons les traits de cette discrimination.

#### 4.2. Image des pieds noirs

En période coloniale, les pieds noirs jouissaient d'un traitement plutôt favorisant, fait sur lequel l'auteur a mis l'accent dans son récit comme le souligne l'extrait suivant :

Je n'avais jamais su pourquoi nos parents avaient tendance à mettre du « Monsieur » quand il s'agissait de nommer ou de s'adresser à un pied-noir quel qu'il soit. La réciproque n'était jamais de mise, car qui pouvait penser ou croire un seul instant qu'il était concevable en ces temps-là qu'un pied-noir s'adressât à un indigène musulman en le vouvoyant ou en s'adressant à lui dans ces mots par exemple : « Excusez-moi, Monsieur, vous est-il possible de. (Zitouni, 2021: 60)

L'expression renvoyant à la supériorité des pieds noirs par rapport aux indigènes musulmans est « La réciproque n'était jamais de mise », pour ainsi dire que le respect n'était pas mutuel entre ces deux couches sociales. L'auteur met un point d'insistance sur cette discrimination en renvoyant au fait qu'il était de l'ordre de l'impossible ou de l'impensable à cette époque de s'attendre aux mêmes traitements respectueux (vouvoiement ou emploi des marques de déférence dans le dialogue) de la part des pieds noirs envers les indigènes musulmans. Cette séquence par exemple renvoie au privilège dont jouissaient les pieds-noirs dans le domaine de l'éducation :

[...] Je n'avais jamais su comment j'avais atterri dans cette école du centre-ville dont la plupart des élèves étaient des enfants de pieds-noirs ou de notables indigènes. Ce qui n'était pas mon cas. Les enfants de ma condition sociale allaient plutôt à l'école Charles Jonnart du quartier Boudia, appelée aussi l'école indigène, où était dispensé « un enseignement adapté », selon la formule consacrée, pour éviter de dire un enseignement biaisé par définition, parce que spécifique, limité, orienté. (Zitouni, 2021:82)

Il s'avère, à travers l'énoncé ci-dessus, qu'il y avait des écoles réservées à des pieds noirs et à des notables indigènes et d'autres écoles réservées aux indigènes musulmans. Or, Mohamed fut surpris lorsqu'il s'est retrouvé dans une école qui n'était pas réservée à ses semblables. Cette sélection revoie clairement à la marginalisation des autochtones dans le domaine de l'éducation comme le confirme l'emploi des qualificatifs dévalorisants de l'enseignement dispensé aux indigènes musulmans (biaisé, spécifique, limité, orienté). L'image du pied noir se fait voir plus clairement dans le récit à travers une dynamique comparative par rapport à l'image de l'indigène musulman (comme en fait montre l'énoncé ci-dessus). L'auteur insiste sur l'inégalité sur tous les plans entre ces deux couches sociales, l'une supérieure (pieds noirs, notables indigènes) et l'autre inférieure (indigènes musulmans). Par conséquent, nous passons à l'article qui va suivre pour dégager l'image des pieds noirs/notables indigènes à travers l'étude de l'image des indigènes musulmans.

### 4.3. Image de l'indigène musulman

Dans ce récit, l'indigène est représenté comme une victime d'un système politique injuste et cruel qui le réduit à la pauvreté et à l'ignorance. Souvent, l'auteur décrivait son quotidien au temps du colonialisme au moyen d'un plan de narration qui met l'accent sur les inégalités sociales, comme en témoigne cette séquence :

L'école de la République leur était fermée, soit par la loi depuis très longtemps, soit par le poids des déterminismes sociaux depuis la fin de la Seconde Grande Guerre, période à partir de laquelle l'étau colonial en matière d'éducation des enfants autochtones s'était desserré légèrement. L'école de la République n'était obligatoire par exemple que pour les enfants des pieds-noirs. De nombreuses réformes prônées par l'Etat français relatives à la scolarisation des enfants indigènes, ainsi que des musulmans d'Algérie étaient bloquées par la volonté du lobby colonial qui estimait ces réformes inutiles. [...] Jules Ferry lui-même fustigeait : « Bien rares sont les colons pénétrés par la mission éducative et civilisatrice. Ils ne comprennent guère vis-à-vis de ces trois millions d'hommes, que la compression. Ils proclament la race vaincue comme incorrigible et non éduquée. Il est difficile de faire entendre au colon européen qu'il existe d'autres droits que les siens en pays arabe et que l'indigène n'est pas une race taillable et corvéable à merci. (Zitouni, 2021: 81).

Nous identifions à travers l'extrait ci-dessus, un discours dévalorisant du colonisateur français qui exerce la discrimination envers les indigènes. Les divers procédés de dévalorisation sont :

1. Le présupposé dans la phrase « l'étau colonial en matière d'éducation des enfants autochtones s'était desserré légèrement » selon lequel il y avait un étau serré avant la fin de la seconde guerre. Cette étau est toujours fonctionnel selon ce même extrait, car son emprise ne s'est pas arrêté complètement, elle s'est desserrée.

2. Le champ lexical renvoyant à la discrimination suivant (bloquée, lobby colonial, inutile, incorrigible et non éduquée), en ce sens que le lobby colonial est responsable du blocage au niveau de l'éducation des musulmans indigènes qui estime que les réformes scolaires réservées à cette frange de la société algérienne sont inutiles (adjectif évaluatif dépréciatif) et que les indigènes musulmans algériens sont non éduqués et incorrigibles. Ces deux adjectifs évaluatifs dévalorisants réduisent la nature des indigènes musulmans à l'état animal. L'énoncé suivant, rend également compte de la discrimination sociale des indigènes musulmans :

À l'École Jules Ferry, certains élèves arrivaient accompagnés et en voiture, à une époque où la voiture était rare. De leur côté, les enfants de notables indigènes étaient peu en nombre et triés sur le volet, car le terme de notable s'appliquait surtout à des indigènes connus dans leur communauté, mais pas intégrés dans le milieu européen au sens où on l'entendait, ou alors en surface seulement. En bas de l'échelle, parmi les plus nombreux, on trouvait l'indigène économiquement faible : il ne travaillait pas, travaillait peu ou travaillait, mais comme journalier ou homme à tout faire. Ensuite, l'indigène économiquement moyen : il remplissait les fonctions d'ouvrier, employé, maquignon, artisan, épicier, chauffeur, etc. Et puis en haut de l'échelle, l'indigène choyé par Allah et par le mektoub : train de vie élevé parce que fortuné, grande et belle demeure, vacances familiales en bord de mer, poitrine bardée de médailles. Cette dernière catégorie se voyait ouvrir la voie de l'acquisition de la nationalité française avec pleine citoyenneté, et pour certains d'entre eux à la Légion d'honneur. Dans les deux cas pour dévouement et services rendus à la France (2021: 84).

L'auteur continue dans l'extrait supra, dans une dynamique comparative, de décrire les conditions de vie des indigènes et leurs souffrances quotidiennes par rapport à la vie d'opulence des pieds noirs et notables indigènes. L'auteur fait un classement des couches sociales en fonction de leur rang dans la société algérienne en ère coloniale (indigène économiquement faible, puis économiquement moyen, notable indigène et indigène choyé ouvrant droit à une nationalité française). Dans la séquence suivante, la différence entre les deux couches sociales est mise en évidence d'une manière plus apparente :

Les enfants pieds-noirs, soumis probablement à un excès de vigilance parentale, étaient pour la plupart craintifs et peu dégourdis ; ils étaient tellement différents de nous. Quand ils arrivaient le matin à l'école par exemple, ils avaient les cheveux bien peignés, gominés, la raie au bon endroit, la chemise et le pantalon lavés, repassés, les plis étaient nets, les chaussures cirées pour la plupart, les socquettes de couleurs, le beau cartable. [...] On en était tellement loin que nous étions envieux de leurs vêtements, de leurs maisons, de leurs chaussures, de leur mode de vie, de leur situation sociale. On les jalousait pour tout ; on se rendait bien compte, enfants déjà, qu'il existait un décalage entre ce qu'ils vivaient, eux, et ce que nous vivions, nous. Il n'y ait aucun doute qu'ils étaient beaucoup plus heureux que nous. (2021: 88)

L'auteur émet dans ce qui précède un constat résumant la grande différence entre les pieds noirs et les indigènes musulmans au moyen de l'expression « ils étaient tellement différents de nous », une différence accentuée à son paroxysme par le biais de l'adverbe d'intensité « tellement ». La mise en insistance sur la différence entre les deux couches sociales se fait voir à travers la récurrence de l'adverbe d'intensité « tellement », par l'emploi du substantif « décalage » renvoyant à l'écart entre elles et pour finir avec l'emploi du superlatif dans la proposition « beaucoup plus heureux que nous » qui détermine la supériorité du mode de vie des pieds noirs par rapport au mode de vie des indigènes musulmans.

Le statut de l'indigène en période coloniale était régi par le code de l'indigénat qui le privait de ses droits les plus élémentaires, comme en témoigne cet énoncé : « Comme le code de noir auquel étaient soumis les esclaves noirs des colonies françaises, le code de l'indigénat dans l'Algérie coloniale était un régime répressif et raciste ». (Zitouni, 2021:197) L'emploi des adjectifs « répressif, raciste » traduisent l'ampleur de l'injustice à laquelle était confrontés les indigènes musulmans. En plus du racisme et de la discrimination que subissaient les indigènes musulmans, venaient s'ajouter la misère comme en témoigne la séquence suivante :

Il faut dire qu'à cette époque, toutes les volontés du monde ne pouvaient contenir une fécondité aussi galopante, laissant le reste dériver tragiquement : l'ignorance et la pauvreté faisaient bon ménage, le strict respect des règles d'un patriarcat moyenâgeux était au zénith, les mariages religieux étaient consommés à tire-larigot, la polygamie parfaitement assumée, les nombreux demi-frères et demi-sœurs étaient la norme, au point de ne plus savoir qui était la fille ou le fils de qui. Avec la misère en prime, c'était un vrai désastre. (2021:23).

L'expression associant ignorance et pauvreté rend compte des mauvaises conditions de vie que vivait cette frange de la société qui était démunie. Ce qui est mis en avant dans la séquence ci-dessus était les mauvaises conditions de vie des femmes algériennes à cette époque qui en plus de la misère étaient obligées de supporter le patriarcat que l'auteur qualifie avec un adjectif péjoratif « moyenâgeux ». L'auteur décrit la situation dans laquelle se retrouvaient les femmes algériennes en période coloniale de « désastre ».

#### **4.4. Image des étrangers venant peupler l'Algérie en période coloniale**

Tandis que le colonisateur était présenté sous un aspect sanguinaire et despote et qu'il réduisait la population autochtone à la misère et à l'ignorance, que le pied noir était représenté sous l'aspect de la différence, vu le grand écart qui le séparait de l'indigène; les Occidentaux de différentes obédiences (juifs, chrétiens et autres) venus répondre à l'appel de la politique coloniale du peuplement (les espagnols, les italiens, les maltais, les allemands et autres) étaient présentés sous deux types de représentations: en tant que victimes qui partageaient les mêmes malheurs que les indigènes et en tant qu'amis ou membres de la famille qui vivaient en harmonie et partageaient les mêmes bons moments avec les autochtones algériens.

En premier lieu, en tant que victimes d'une mauvaise politique coloniale leurs faisant croire qu'ils allaient retrouver une meilleure vie en Algérie. Or, au bout du compte c'était la grande désillusion pour ces étrangers venus d'ailleurs. L'auteur et les siens ont tissé des liens forts avec ces étrangers tant que ces derniers partageaient la même misère et les mêmes conditions de vie qu'eux, vu que toutes ces diversités de race et de religions vivaient dans un "haouch" délabré et exigu. Ces passages, qui n'ont pas la prétention d'être exhaustifs, rendent compte de la représentation susmentionnée :

Chrétiens, juifs et musulmans, nous étions tous locataires et appartenions à la même classe sociale. Entre les plus nantis et ceux qui l'étaient moins, à peine une feuille de papier à cigarette nous séparait. Autant dire pas grand-chose. Sur la qualité du Vivre ensemble, tout n'était pas blanc tout le temps, ni noir non plus... Une pièce pour les couples sans enfants et une pièce et demi pour les familles nombreuses. (Zitouni, 2021:31)

Dans ce premier extrait, l'auteur emploie le pronom personnel du pluriel « nous » et l'adverbe « même » pour ainsi dire que les indigènes partageaient les mêmes situations de vie avec les occupants étrangers de l'époque. Il appuie cette thèse avec une métaphore selon laquelle une feuille de papier à cigarette séparait les nantis des pauvres pour dire qu'il n'y avait pas une grande différence. Il insiste avec l'expression « autant dire pas grand-chose ». Le dernier extrait rend compte de la misère que vivaient les habitants du haouch qui ne comprenait qu'une pièce pour les familles sans enfants et une pièce et demi pour les familles nombreuses.

Les quelques Turcs qui se mélangèrent aux autochtones firent souche, mais en petit nombre seulement car les terres de l'intérieur ne les intéressaient pas. Ce ne fut pas le cas de la France qui avait, au tout début de la conquête, fait le choix d'une « colonisation de peuplement ». Dès son arrivée, elle traîna derrière elle de ses régiments au son des canons, sabre au clair, ses propres enfants sans le sou et une ribambelle d'autres peuplades toutes aussi désargentées, venant principalement des pays du bassin méditerranéen ; ils pensaient tous et de bonne foi qu'une vie meilleure les attendait dans ce pays conquis. (Zitouni, 2021:14)

Dans le deuxième extrait, la désillusion des étrangers venus vivre en Algérie se manifeste à travers l'emploi de l'adjectif les qualifiant : « désargentées », accompagné un peu plus loin par le verbe « pensaient », associé au complément circonstanciel de manière (de bonne foi) qui présupposent qu'ils avaient retrouvé le contraire de ce qu'ils espéraient. En deuxième lieu, ces peuplades étaient représentées en tant qu'amis ou membres de la famille qui vivaient en harmonie avec les indigènes, comme en témoigne ces exemples :

M. Trappe, un juif allemand ayant fui l'Allemagne dès les premières exactions commises contre les juifs d'Europe, trouva refuge en Algérie où il décida de s'installer à Saïda et d'y faire sa vie. Il connaissait bien le beau-père de Badra ; ils se rendaient de menus services à travers lesquels des liens s'étaient tissés jusqu'au jour où il lui proposa de s'associer. (Zitouni, 2021:25)

Le passage ci-dessus renvoie à l'esprit d'entraide qui régnait entre les étrangers vivant en Algérie et les autochtones à travers l'histoire racontée par l'auteur qui renvoie aux liens forts qui existaient entre ses parents et grands-parents et entre les juifs vivant à Saïda.

Un bassin d'eau de forme circulaire surplombé d'un robinet donnant à cette fontaine de style ottoman un beau tableau original. Les différences d'odeur de cuisines, de langues parlées et de façons de vivre ainsi que l'ambiance qui y régnait étaient probablement le fruit de l'heureux croisement de tant de cultures et de traditions toutes issues d'origine et de religions diverses. (Zitouni, 2021:32).

L'auteur, dans le passage ci-dessus emploie l'adjectif évaluatif axiologique valorisant « heureux » pour qualifier au moyen d'un renvoi nostalgique le croisement des cultures et des religions du temps de la colonisation en mettant en lumière les multiples richesses qu'elles apportaient (odeurs de cuisines, de langues parlées, de façons de vivre et l'ambiance...). Par conséquent, il considère ce brassage de races et de religions comme une richesse qui procure une joie de vivre.

Plus de visages familiers de chrétiens ou de juifs dans les rues. Ils étaient presque tous partis en Métropole, là où la plupart d'entre eux n'avaient encore jamais mis les pieds, La France n'étant pas leur pays d'origine. Ils ne pouvaient non plus retourner en Espagne, en Italie, à Malte...etc. Il n'y avait plus de lien affectif ou de parenté, hormis leurs langues maternelles et quelques bribes folkloriques. Le destin leur tourna le dos. Définitivement. Ceux-là se rendirent compte tardivement et par eux-mêmes qu'ils s'étaient installés en Algérie, depuis longtemps au service de la France coloniale. Ils avaient servis de faire-valoir à une colonisation de peuplement qui échoua lamentablement, laissant derrière elle non seulement des morts, des souffrances, de l'humiliation, de la haine, mais aussi un antécédent historique inédit qui allait empoisonner longtemps la vie de deux nations et de deux histoires nationales. Ils auraient dû, depuis très longtemps déjà s'allier aux autochtones, pour combattre l'armée coloniale française et bâtir ensemble un nouveau pays. (Zitouni, 2021:205)

Dans cet extrait le locuteur/auteur développe un discours de compassion et de regret nostalgique vis-à-vis du départ des étrangers qui habitaient Saida. Ces étrangers (italiens, maltais, espagnols, juifs et chrétiens) sont, d'après son point de vue, les victimes de la politique française du peuplement. Selon l'auteur qui a émis un jugement subjectif « ils ont fait le mauvais choix en servant la France coloniale qui les a abandonnés à leurs sorts par la suite ». Son jugement est conforté par un reproche personnel qui est confirmé par l'emploi du verbe devoir au conditionnel passé (auraient dû). L'harmonie traduite par cette œuvre est manifestée à travers l'image valorisante que présente l'auteur des Occidentaux et autres peuples qui ont occupés l'Algérie en période coloniale et que les indigènes musulmans considéraient comme des Algériens, victimes de leurs mauvais choix. La mise en équivalence entre les autochtones et les occupants venus de différents pays se reflète à travers le regret qu'exprime l'auteur à l'encontre de ces peuples « auraient dû » qu'il aurait souhaité voir côte à côte avec les autochtones face à l'armée coloniale. La synergie existant entre les étrangers vivant en Algérie et les indigènes musulmans se faisait voir à travers une isotopie valorisante de l'entente et du bon voisinage comme vont le confirmer les extraits qui suivront et qui commencent par l'histoire de l'adoption de la mère de l'auteur par R'Haima, une juive Séfarade qui était à l'origine de l'union des parents de ce dernier.

Mme Trappe portait le doux prénom de R'haïma, elle était aussi de confession juive comme son mari, mais séfarade [...] Un grand nombre d'entre eux trouvèrent refuge au Maghreb, principalement en Algérie où ils sont devenus indigènes comme nous. Cela nous rapprocha durant plus de trois siècles, jusqu'en 1870 où ils arrêterent d'être indigènes pour devenir français à part entière, du jour au lendemain et par la seule grâce d'un décret portant le nom de Crémieux en même temps que les autres résidents d'ascendance européenne comme les Italiens, les Espagnols, les Maltais, les Allemands, etc. Tous étaient devenus français, sauf nous qui étions restés confinés dans notre statut d'Indigènes ou Sujets de l'Empire ou bien encore Français musulmans sous Statut personnel musulman et dépourvus de la citoyenneté française, autrement dit pas grand-chose. Au fil des livraisons quotidiennes de lait, R'haïma finit par avoir de l'affection pour la gamine, et même de l'attachement. Connaissant le parcours tortueux et les dégâts qui cabossèrent l'enfance de Badra, un lien de confiance s'établit entre elles. Quelques années plus tard [...] ma grand-mère mourut en couches, laissant sa fille aînée seule, et âgée de seulement neuf ans. N'ayant plus de père, plus de mère [...].

C'est à ce moment-là que R'haïma laissa parler son cœur ; elle l'accueillit chez elle, lui assura le vivre et le couvert, moyennant des tâches de ménage, de courses et de garde des enfants. Transaction équitable pour l'une comme pour l'autre, avec cette fois-ci un mektoub plus généreux pour Badra : de vraies chaussures au pied [...], des cheveux propres et coiffés, des repas réguliers et suffisants [...]. Elle savait compter et parlait de mieux en mieux le français, elle devenait de plus en plus belle ; elle allait mieux, elle s'épanouissait. (Zitouni, 2021: 26/27)

L'isotopie valorisante autour du personnage de R'haima commence par l'emploi de l'adjectif valorisant (doux) caractérisant le nom du personnage dont la résonance en arabe signifie « rahma » qui renvoie à la tolérance et au pardon. Cet adjectif traduit une dimension affective de l'auteur qui estime bien cette juive qui a abrité sa mère une fois que sa grande mère mourut et qui a été à l'origine de l'union de ses parents, une personne qui fait partie des souvenirs de l'auteur. Cette estime se traduit à travers le portrait que dresse l'auteur sur R'haima, la présentant en tant que personne sensible et intelligente, comme le confirme la suite de la citation ci-dessous :

R'haima qui était une femme sensible et intelligente le savait ; elle était très au fait de nos coutumes et de notre mode de vie, elle comprenait mieux que quiconque la complexité de la situation. Les façons de vivre de chaque communauté en ces temps-là étaient figées, rigides. Chacune avait son nez plongé dans sa religion, ses traditions, sa communauté. (Zitouni, 2021: 26/27)

La suite de la description de ce personnage renvoie au raffinement et à la subtilité de cette dernière, comme le confirme l'emploi de l'expression « au fait » et du verbe « comprenait ». La sensibilité de R'haima est traduite à travers un champ lexical fort présent dans les passages ci-dessus (affection, attachement, son cœur, accueillit, assura). La proposition rendant compte des bons termes entre R'haima et la mère de l'auteur « Badra » est « confiance s'établit entre elles », le substantif « confiance » résume à lui seul la nature du rapport entre les deux personnages tant que ce dernier représente le paroxysme de l'entente. Cet extrait rend également compte de la symbiose entre les étrangers venus peupler l'Algérie et les indigènes musulmans comme suit :

À côté des escaliers qui menaient à la cave se trouvait le logement des Teboul, une famille juive séfaraïte qui était là depuis très longtemps. Et ils étaient nombreux, à commencer par tata Rachelle et sa maman, mémé Semha, très âgée et ne voyant plus ; venaient ensuite ses enfants : Arlette l'aînée, puis Roger, de l'âge de mon frère, puis Danielle, de mon âge ; il y avait aussi son mari, Charly, qui paraissait vieux parce que ses cheveux étaient clairsemés et bien blancs, mais lui ne s'intéressait à rien d'autre qu'à ses prières et à ses livres de religion ; et enfin Mouny, le frère de tata Rachelle, qui squattait à l'année longue la cave transformée en logement, mais désertée les jours d'intempéries quand la pluie, trop forte, l'inondait. L'entraide entre les familles était réelle et bien prégnante. Lorsque ma mère était hospitalisée pour plusieurs jours, elle me confiait, bébé, à tata Rachelle qui me donnait le sein en même temps qu'à sa dernière. (2021:39).

L'esprit de famille entre les juifs et les indigènes se traduit à travers le discours de mise en valeurs des Occidentaux et du climat convivial régnant entre les familles et le rapprochement qui existait entre elles (expression de rapprochement tata, mémé) et adjectifs évaluatifs valorisants de mise en insistance qualifiant la qualité de l'entraide « réelle/prégnante ». L'auteur rend, également, compte d'une fusion entre étrangers et indigènes musulmans tellement forte au point où il en venait à faire des similitudes entre les deux religions comme le présente l'extrait suivant:

Pour faire simple, casher et hallal, c'était du pareil au même. Seul Allah connaissait les vraies raisons de cette subtile mutualisation de ressources et de moyens avec les juifs qui sont, après tout, des Sémites et des enfants d'Abraham comme nous. Une fois la volaille en main, je filais chez le rabbin qui était en même temps grossiste rue Dombasle, un magasin de gros avec des cartons et des ballots partout, même sur le comptoir, très encombré lui aussi. Je cherchais des yeux un monsieur grand et costaud, portant habituellement une blouse grise, une kippa et une barbe noire écourtée, car je le connaissais, ce n'était pas la première fois que je lui ramenaï une victime à trucider. Il était inutile que je lui expose le motif de ma visite, il suffisait qu'il voie le poulet se débattre dans mes mains avec l'énergie du condamné à mort pour qu'il sorte un rasoir de type coupe-chou d'un tiroir de dessous le comptoir et me fasse signe de la tête de le suivre à l'extérieur du magasin. (Zitouni, 2021: 61).

L'égalité des religions en cette période et l'esprit d'entente entre elles se fait voir par un fait religieux qui est synonyme de foi chez les musulmans, celui du sacrifice au nom d'Allah.

Cet extrait renvoie à une idéologie et une philosophie de penser au niveau de la conviction religieuse selon laquelle les deux religions juive et musulmane se valent (si ce n'est pas toutes les religions qui se valent comme l'exprime l'auteur dans son roman par la suite), comme le confirme l'expression de mise en équivalence : « les juifs qui sont après tout, des sémites et des enfants d'Abraham comme nous ». Ce principe prévalait en période coloniale à en croire le fait qu'un rabbin prend en charge un acte de foi musulman, celui du sacrifice religieux et l'emploi d'une mise en équivalence sur le plan linguistique avec la comparaison entre casher qui renvoie à la religion juive et hallal renvoyant à la religion musulmane qui selon l'auteur étaient, à en juger de l'expression employée, « du pareil au même ».

## **5. Étude sociocritique du stéréotype à travers le récit de Zitouni :**

### **5.1 : Socialité du texte littéraire et son rapport à la doxa**

Selon Marc Angenot, le texte littéraire représente le miroir du discours social. Ce dernier a introduit la notion d'idéologème<sup>3</sup> (R. Amossy, 2021/1998 :98) qu'il rapproche de la notion de doxa. Selon ce dernier : « Ce n'est pas nécessairement une locution unique, mais un complexe de variations phraséologiques, une petite nébuleuse de syntagmes plus ou moins interchangeables » (Angenot, 1989 :894) Le même théoricien met l'accent sur le rapport étroit entre l'idéologème et le stéréotype en tant que formules figées. Or, ce même rapport implique à partir d'une déduction logique le lien étroit entre la doxa et le stéréotype et leurs différentes manifestations dans la fiction littéraire. Selon Claude Duchet<sup>4</sup> :

Les études sociocritiques se présentent essentiellement comme méthodes d'analyse sociale des textes [...]. Non pas le politique hors du texte, mais le social dans le texte, ou encore le texte comme pratique sociale précisément en tant que pratique esthétique [...] (Amossy, 2021/1998 : 237)

Dans cette même perspective, les sociocritiques prennent en charge l'analyse des médiations entre l'œuvre et le monde dans lequel elle s'inscrit et dont elle procède. Les stéréotypes apparaissent dans les études inspirées de cette approche comme des relais centraux entre le texte et son en-dehors, avec les représentations d'une société. Pour R. Amossy :

L'analyse de l'énonciation littéraire prend en considération le jeu avec la croyance qui s'établit entre le texte et les représentations qu'il met en œuvre. Enfin, R. Amossy montre que la conscience moderne du stéréotype a suscité diverses stratégies d'exploitation des schèmes collectifs figés. Elles sont analysées dans plusieurs types de textes : la fiction d'épouvante, les autobiographies des stars hollywoodiennes, et les écrits féministes, de Collette à Hélène Cixous. (Amossy, 2021/1998 : 231)

Dans cette même optique de l'étude du jeu avec la croyance qui s'établit entre le texte et les représentations qu'il met en œuvre, nous nous sommes penchés sur la relation du roman autobiographique de Zitouni avec les schèmes collectifs figés autour de l'image de l'occidental tels qu'ils sont démontrés en littérature algérienne d'expression française ;

---

<sup>3</sup> Notion introduite par Marc Angenot en référence aux travaux de Bakhtine afin de mieux délimiter les composantes de la notion de doxa. Maxime sous-jacente au développement argumentatif d'un énoncé. L'idéologème s'inscrit aussi dans des formules figées proches du stéréotype.

<sup>4</sup> Claude Duchet, cité dans l'ouvrage de R. Amossy (CF référence en fin de citation)

mais avant de les aborder, il fallait au préalable avoir une vue d'ensemble sur ces représentations sociales comme va l'illustrer le sous-titre qui suivra.

## 5.2 Évolution du stéréotype de l'Occidental en littérature algérienne d'expression française

La littérature algérienne d'expression française est passée par plusieurs étapes qui ont suivi une certaine chronologie historique. Cependant, l'évolution chronologique de cette littérature au niveau thématique s'entendait sur une dichotomie partagée et conventionnelle, celle du cadre : dominant renvoyant au colonisateur et celle du dominé renvoyant à l'indigène musulman. Les premiers récits faisant leurs apparitions reprenaient un premier stéréotype qui était celui de l'image du colonisateur en tant que sauveur de l'humanité, doté d'une mission civilisatrice.

Les premiers romans à avoir nourri ce stéréotype étaient « Al Euldj captif des Barbaresques » de Chukri Khodja paru en 1929 et « Myriam dans les Palmes » de Mohamed Ould Cheikh<sup>5</sup> paru en 1936. Le premier roman mettant en exergue la noble mission civilisatrice du sauveur Occidental et le deuxième roman mettant en avant l'histoire d'un peuple ignare que la France est venue sauver (Chiali Lalaoui, 2010 :163). Ce stéréotype ou doxa de la grandeur de la France prit fin avec la nouvelle littérature de dénonciation qui a succédé à la première, celle de Mohamed Dib, Mouloud Feraoun, Kateb Yacine ou Mouloud Mammeri qui essayaient de représenter la vérité crue et la misère et les mauvaises conditions auxquelles étaient confrontés les algériens en temps de guerre en présentant le colonisateur comme un véritable ennemi, un criminel de guerre et un oppresseur. On assiste après l'indépendance à une littérature centrée sur la quête de la reconstruction d'une identité effacée et la consolidation d'une nouvelle nation algérienne.

Puis succéda à cette littérature, la production de l'après-indépendance dite littérature de l'urgence, des années 1980 et 1990 qui se retrouvent rapidement soumises aux exigences de l'actualité, celle de la violence en Algérie. Pendant la décennie noire en Algérie apparurent des écrivains, tels Anouar Abdelmalek, Boualem Sansal ou Yasmina khadra, Abdelkader Djemaï, ou autres avec une écriture qui tendait à l'universalité en posant autrement et sans faux-semblants les véritables problèmes autour de l'identité et du moi véritable de manière plus vraie et plus courageuse. Jacques Noiray (1996)<sup>6</sup> parle de génération nouvelle ne reculant devant rien « Les nouveaux ne craignent plus de s'exprimer librement sans s'abriter derrière le paravent un peu facile de la recherche formelle » (A.Remache, 2018 :83).

## 5.3 Le stéréotype de l'Occidental dans l'œuvre de Mohamed Zitouni

L'œuvre de Mohamed Zitouni s'écarte un peu du schéma classique dominant/dominé, car l'auteur en question propose à travers les représentations des personnages présentés dans son récit une catégorisation plutôt triptyque. D'un côté il y avait le colonisateur en gardant toujours cette image de criminel et oppresseur et les pieds-noirs et les indigènes jouissant des privilèges de la politique coloniale.

<sup>5</sup> Ce discours élogieux que l'on retrouve dans tous les romans indigènes de l'époque, a, selon Mohamed Ould Cheikh, une fonction bien précise : « essaye[r] tout simplement de faire plaisir. » (Chiali Lalaoui, 2010 :163)

<sup>6</sup> Cité par Abdelghani Remache dans son article « Panorama du Roman Algérien d'Expression Française : Espaces et Espérances » en conclusion.

D'un autre côté, l'indigène en tant que victime d'un régime colonial réducteur et raciste. Jusque-là nous assistons à une constance au niveau des stéréotypes. Cependant, l'auteur introduit une autre catégorie, celle des étrangers d'origine occidentale et autre venu peupler l'Algérie. Il établit un fait nouveau par rapport au stéréotype établi autour de ces Occidentaux qui ont peuplé l'Algérie. Il les présente en tant que victimes d'une mauvaise politique coloniale et en tant qu'amis ou des membres de la famille algérienne, comme nous l'avions vu antérieurement. L'auteur établit un rapport d'opposition au stéréotype généralisant mettant les Occidentaux tous dans la même position, celle d'ennemi ou, également, celle de mécréant qui voudrait du mal à la communauté musulmane. En plus des multiples exemples (présentés antérieurement) du récit mettant en scène l'harmonie et la symbiose et le climat de bon voisinages qu'il y avait entre les indigènes musulmans et les peuples de races différentes qui peuplaient l'Algérie, les extraits que nous présenterons dans cette partie rendront compte de cette destruction du stéréotype chez l'auteur :

Dans ce mode de vie en vase clos, les préjugés avaient la peau dure ; ils foisonnaient, véhiculant tous des idées fausses auxquelles s'agrégeaient les réflexions de nos aînés, et plus tard les nôtres, forcément. C'était le cas de Tallogi, ce vieux juif du quartier du Derb qui menait une vie modeste et tranquille ; il avait choisi de ne pas quitter l'Algérie, contrairement à beaucoup d'autres juifs qui optèrent après 1948 pour leur Alyah. Lui préféra, pour mille et une raisons qui lui étaient propres, rester en Algérie. Espérait-il un jour être enterré parmi les siens dans le cimetière juif de la ville ? Il continuait de s'habiller comme les juifs indigènes dont la tenue traditionnelle ressemblait en tout point à celle des indigènes musulmans ; sa barbe blanche et son charisme lui donnaient une bonne bouille ; il était de toutes les entraides et de toutes les sollicitudes, ne refusant jamais de venir en aide à quelqu'un, quelle que fût sa foi ou son origine ethnique ; sa serviabilité était légendaire, offrant une pièce de monnaie à un mendiant ou faisant entrer chez lui quelqu'un pour partager son repas. (Zitouni, 2021 :183)

L'extrait ci-dessus fait montre d'une position de destruction des préjugés de la part de l'auteur. Avec des propos directes, il s'attaque aux idées préétablies par la société musulmane (nos aînés et plus tard les nôtres) envers les juifs en les qualifiant de « fausses ». Comme moyen d'argumentation, l'auteur donne l'exemple de « Tallogie », un juif indigène dont il vante les mérites avec l'isotopie valorisante (bonne bouille, était de toutes les entraides, de toutes les sollicitudes, ne refusant jamais de venir en aide à quelqu'un quelle que fût sa foi ou son origine ethnique ; sa serviabilité était légendaire, offrant une pièce de monnaie à un mendiant ou faisant entrer chez lui quelqu'un pour partager son repas ». Nous identifions également à travers les procédés d'argumentation employés par l'auteur une mise en insistance et en valeur du nationalisme du juif Tallogi et son amour de l'Algérie, car ce dernier a renoncé au projet ultime de tous les sionistes, celui de retrouver enfin la terre promise « Aliyah », à laquelle il préfère l'Algérie. L'auteur met en valeur également le fait qu'il n'y avait pas de différence entre les indigènes juifs et indigènes musulmans avec cette mise en équivalence récurrente dans le récit introduite par l'expression « les juifs indigènes dont la tenue traditionnelle ressemblait en tout point à celle des indigènes musulmans ». Par la tenue vestimentaire, l'auteur utilise une parabole renvoyant aux conditions de vie des deux races qui étaient identiques. Dans cet autre énoncé, l'auteur remet en question une nouvelle fois les préjugés autour des juifs :

Dans l'imaginaire collectif musulman en ces temps et dans ces lieux, la probité d'un juif incitait obligatoirement au doute. Tout ce qui se faisait ou se disait de travers était forcément l'œuvre du Juif. De tels préjugés remontaient à la nuit des temps, nourris par la confrontation larvée entre deux religions et deux histoires. (Zitouni, 2021 :184).

Afin de remettre en cause les préjugés qui diabolisent les juifs, l'auteur raconte l'acte de bravoure de Mr Tallogi qui a sauvé un indigène d'une mort certaine alors que personne n'osait lui porter assistance. Il remet également en cause, dans la suite du récit, l'emploi par la société musulmane de l'expression « Hachek »<sup>7</sup> en renvoyant à un juif ou à une femme.

### Conclusion

En guise de conclusion et pour répondre à la problématique soutenue antérieurement, nous dirons que l'auteur représente l'image des Occidentaux sous un schéma triptyque, les colonisateurs français en tant que dominants menant une politique coloniale oppressante et injuste, les indigènes en tant que dominés subissant les répercussions d'un régime autoritaire et ségrégationniste et les étrangers d'origine occidentale et autres qui sont venus à l'appel de la politique du peuplement, établie par les colonialistes français. Ces derniers sont représentés comme des amis des indigènes musulmans, des populations désenchantées et désargentées qui croyaient retrouver une vie meilleure en Algérie.

Pour ce qui est de la position de l'auteur par rapport aux stéréotypes établies autour de l'image de l'Occidental telle qu'elle apparaît dans son discours, il s'en oppose fortement, premièrement par le fait que le récit présente en abondance les bons moments et la bonne ambiance qui régnaient entre les indigènes musulmans et les étrangers de diverses origines, cultures et religions qui vivaient avec eux et partageaient les mêmes conditions de vie. Deuxièmement, par la position subjective d'opposition qu'il affiche dans son récit vis-à-vis des préjugés de diabolisation, envers les juifs surtout et envers les autres races et religions de manière générale.

Enfin, nous pouvons postuler concernant la position littéraire de ce roman dans le domaine de la littérature algérienne d'expression française tournant autour de la question du colonialisme que l'œuvre de Mohamed Zitouni, bien qu'elle adopte la position de la littérature de la dénonciation des aînés (Mohamed Dib, Kateb yacine, Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri) dont les thématiques tournaient autour des souffrances et de la misère des Algériens à cause du colonialisme, elle s'inscrit, plutôt, dans un mouvement qui tend à l'universalité à l'exemple des écrivains algériens des années quatre-vingts dix dont la thématique se concentrait sur la quête du moi véritable en dehors de tout préjugé ou stéréotype.

---

<sup>7</sup> Expression utilisée en société musulmane lorsque des gestes ou des paroles sont commis ou prononcés devant une personne, ou pour demander un service. Elle est l'équivalent de la formule de politesse « pardonnez-moi ceci ».

## Références bibliographiques

- AMOSSY R. & PIERROT A. 2021/1998. *Stéréotypes et clichés*. 4<sup>ème</sup> édition. Armand Colin.
- DOMINIQUE J. M. SOULAS de RUSSEL. « L'imagologie, étude des stéréotypes nationaux, à l'exemple de ceux des Allemands ». Dans *La littérature slovaque de 1780 à 1914*.
- KERBRAT-ORECCHIONI Catherine. (1980). *L'Enonciation de la subjectivité dans le langage*. Paris. A. Colin
- LALAOUI-CHIALI Fatima Zohra. (2010). « Stéréotypes, écrits coloniaux et postcoloniaux : le cas de l'Algérie », *Itinéraires* [En ligne], 2010-1 |, mis en ligne le 01 mai 2010, URL : <http://journals.openedition.org/itineraires/2125> ; DOI : 10.4000/itineraires.2125, consulté le 30 avril 2019.
- MAINGUENEAU Dominique. (2014). *Discours et analyse du discours*. Paris. Armand Colin.
- MAINGUENEAU Dominique. (2001). *Pragmatique pour le discours littéraire*. Paris. Ed. Nathan.
- Patrick CHARAUDEAU et Dominique MAINGUENEAU. (Février 2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris. Éditions du seuil.
- REMACHE Abdelghani. (2018). « Panorama du Roman Algérien d'Expression Française : Espaces et Espérances ». Dans *Synergies Algérie* n° 26 -p. 67-85.
- ZITOUNI M. (2021). *Le gamin de la Rue Monge*. Paris. L'Harmattan.
- Marc Angenot : 1889. Un état du discours social. Montréal (Québec). Éditions Balzac. Coll. « l'univers des discours». 1989. 1175 p. Pierssens Michel.